Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 20 (1952)
Heft: 11

Artikel: Fabrizio Lupo
Autor: Romane, André
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570280

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FABRIZIO LUPO

La littérature homoérotique de valeur est trop rare pour ne pas saluer avec respect et joie la magistrale oeuvre de Coccioli.

Les esprits en quête de facilités, de détails, de sentimentalité fillette, ne trouveront rien pour eux en ce livre si attachant, si sain, si poétique, si spirituel et si mystique. Beaucoup de qualificatifs qui demeurent encore inférieurs à la réalité de ce drame uniquement psychologique et intérieur de Fabrizio Lupo, homme droit et intègre, en quête de Dieu et de sa Vérité comme de ses créatures, et qui à travers la nuit de l'esprit et de la chair, misérable et confiant, s'en va, éternel voyageur homosexuel non guidé, non aidé, vers la béatitude, qu'il veut comme un autre, à laquelle il veut avoir droit comme quiconque.

Fabrizio Lupo, peut déconcerter par le style et par la composition du roman. Le héros raconte son histoire à Coccioli, c'est la première partie, puis il lui confie un manuscrit qui reprend son existence jointe à un rêve étrange, l'Enfant, fait de beauté et enveloppé de grâce, son image peut-être, qui chemine à travers les sentiers obscurs de la vie pour se retrouver et se perdre, pour se fondre en un Tout, incommensurable, qui est encore Lui, en étant déjà l'Autre, communion de l'amour, perte et trouvaille de l'amour, unité.

Pas d'intrigue ici, pas de rebondissements, peu de personnages, pas d'aventures scabreuses, peu de descriptions... et cependant une vie, l'essentielle, celle de l'âme, qui ne cesse de poser, crucialement, le problème de l'homosexualité et de l'homosexuel. Que ce soit St. Germain des Prés et son étalage des samedis, cent éphèbes frais et aguichants, Messieurs d'un âge plus certain qui douloureusement cherchent la pâture hebdomadaire qui peuplera le dimanche... Que ce soit Laurent et leurs rencontres, et leurs lettres, et leurs appels, et leurs incompréhensions, Laurent Amour de Fabrizio, trop bel amour pour la terre, et qui s'effeuille si vite comme la rose du jardin, en atténuant les autres perceptions...

Que ce soit la perpétuelle question à Dieu et à son Eglise, dépositaire de sa Vérité, et qui, Mère de tous, se doit d'avoir une pensée pour chacun de ses enfants, surtout pour ceux qui ont compris l'Amour, et qui s'en vont, tels des pélerins, le coeur chargé d'un autre eux-mêmes qu'ils aiment, qui est eux et qui est Dieu, en cette inextinguible faim et soif de la Possession amoureuse de Dieu et de son image terrestre... Que ce soit Gianni, (passage donné en cette revue), ou Paul, un autre Laurent, ou Luigi, ou ce terrible Andrea Munari, ces garçons jeunes et beaux, présences cherchées et fuies, et que Fabrizio en son âme «connaîtra» plus que par son corps souvent très chaste, et qui le tourmentent toujours, qui insinuent jalousie et envie... Que ce soit l'une ou l'autre de ces 400 pages, cri de l'âme, il y a là un témoignage que nous devons faire connaître autour de nous. Ah nous n'oserons pas écrire cette lamentable sentence du critique du Figaro Littéraire qui se plaignait de voir un tel talent mis au service «d'une cause indéfendable.»

Mais levez-vous donc, par delà le monde, chers Fabrizio Lupo, multitude grandissante, Eglise souffrante qui ne savez pas même si un jour vous serez de l'Eglise triomphante, et venez lancer votre bouleversant message à tous ces hommes qui ignorent. Fabrizio Lupo, l'un des nôtres, tel et tel ami, ce que nous devrions rester, n'être que des arcs vivants tendus vers l'Amour. Fabrizio, qui êtes allé vers ce prestigieux romancier qu'est Carlo Coccioli, avec votre sincérité et votre poids de souffrance, avec votre expérience d'homme qui veut l'ORDRE et qui veut DIEU, qui ne peut pas ne pas se vouloir comme il est, tout amour, nous vous reconnaissons pour l'un de notre Grande Famille spirituelle et humaine et nous demandons seulement, mais n'est-ce pas trop, de ne rencontrer sur notre route que des Carlo Coccioli, attentifs, compréhensifs et affectueux pour l'un de leur pauvre frère en l'humanité et en Dieu.

André Romane.

(Note de la rédaction: Après avoir donné la parole à notre apprécié collaborateur André Romane nous publions ci-après encore un chapître de «Fabrizio Lupo». Le passage choisi, qui représente une sortie d'explication avec «le public» et l'Eglise, nous a paru tout particulièrement âpre et douloureux...)

C. W.

Puis Fabrizio leva la tête. «Sais-tu que ce matin je suis allé à la messe»? dit-il en me regardant attentivement. «Avant de venir chez toi, dans une église qui se trouve dans ta rue. Cela t'étonne?»

«Je n'y vois rien d'extraordianire. Si quelque chose m'étonne, c'est ta question.»

«Tu sais pourtant ce que je suis; tu connais pourtant, jusqu'à un certain point, mon histoire...»

«Certes.»

«Et cependant tu n'es pas étonné.» Fabrizio détourna son regard. «Je crois enfin que c'est là la raison pour laquelle j'ai osé venir chez toi: je savais que toi, toi au moins, tu ne serais pas étonné.»

«J'ai lu je ne sais plus où qu'un homme ne doit pas être jugé sur ce qu'il aime,» fis-je lentement «mais sur la façon dont il aime.»

«Tu sais donc comment j'ai aimé?» De nouveau Fabrizio me fixait, les lèvres entrouvertes.

«Certainement. J'ai déjà mon idée, vois-tu, sur Fabrizio Lupo et sur son amour.»

Il se leva et s'en alla vers la fenêtre. «Beau titre pour un roman» murmura-t-il. «*Fabrizio Lupo*... Mais crois-tu que le public accepterait un roman de ce genre?»

«Cela dépend du sens que tu donnes au verbe accepter.»

«Je veux dire: comprendre. Comprendre au sens d'admettre.»

«Oui, peut-être» répondis-je après un court silence.

«Veux-tu dire que tu aurais le courage d'écrire *Fabrizio Lupo?*»

«Ta question est précise, Fabrizio, elle est trop précise. Mais quoi qu'il en soit, je crois pouvoir répondre affirmativement.»

Une pause.

«Et sans redouter le scandale?» reprit Fabizio en me regardant.

Je me levai aussi. «Il n'y a rien dans ton histoire, je suppose, qui puisse susciter le scandale» répliquai-je avec une voix que je voulais assurée.

«Non. Mais il existe toute une opinion publique, puissante et organisée, dirigée par des prêtres et des magistrats et des hommes politiques et des mères de famille et des publicistes et des moralistes... Cette opinion publique renierait ton livre.»

«Je suis un peu d'accord avec toi. Pourtant je pense qu'en écrivant l'histoire de *Fabrizio Lupo* je ne susciterais pas plus de scandale qu'aurait pu en provoquer celui qui a écrit l'histoire de Paul et Virginie. L'amour, j'en suis sûr, ne peut susciter de scandale.»

«A tort ou à raison,» déclara Fabrizio après un instant de silence «on te considère, toi aussi, comme un artiste d'esprit chrétien. Que diraient tes lecteurs, tes amis prêtres, la presse catholique, ceux en un mot qui voient en toi un de leurs messagers?»

Il y avait une grande tristesse dans ces paroles. J'étais pâle et je le savais. «Quand on s'engage pour une cause» fis-je lentement et à voix basse «rien ne devrait nous faire peur, n'est-ce pas?»

«C'est vrai. Mais y crois-tu, toi, à ma cause?»

«A la cause de l'amour, oui. Et jusqu'ici tu n'as fait que me parler d'amour. Si j'écrivais un jour un roman à partir de ton récit, je voudrais que ceci soit bien clair: c'est de *l'amour* de Fabrizio Lupo qu'il s'agit.

Et je ne crois pas qu'on puisse faire de hiérarchie dans l'amour.»

«Mais Fabrizio Lupo, réfléchis, c'est un inverti . . . »

Je me mis à rire. «Fabrizio Lupo a des cheveux bruns, j'ai moi aussi des cheveux bruns: est-ce notre faute si nous avons les cheveux bruns? On croit de moins en moins à certaines formules: qui pourrait démontrer que seuls les blonds ont raison?»

«Mais l'Eglise . . .»

«Si l'Eglise» répliquai-je avec énergie «est vraiment la mère des hommes, elle ne peut renier l'homme. Tu es un homme. Et elle ne peut renier l'amour, car là où est l'amour vrai, là est le Christ. Si j'écrivais ce roman sur Fabrizio Lupo, sur son amour, je n'aurais pas peur de l'Eglise. Au contraire: j'enverrais mon livre aux théologiens, aux moralistes, aux publicistes de l'Eglise, et je leur dirais: vous avez le devoir de répondre. Vous ne pouvez leur dirais-je, condamner un homme qui aime selon sa nature, dans l'ordre et la pureté: si vous le faites vous obligerez cet homme à s'associer à d'autres hommes, et à invoquer la venue d'un Christ qui serait le *leur*. Votre Christ ne les concernerait plus, il perdrait tout droit sur leur âme. Voilà ce que je dirais aux dignitaires de l'Eglise; et seul l'opportunisme le plus répréhensible, je crois, pourrait les autoriser à ne pas me répondre. Je garderais pourtant foi en leur réponse, car malgré tout je crois en l'Eglise.»

Sur la fin, ma voix s'était élevée; Fabrizio avait tourné le dos à la fenêtre et me regardait fixement. «Mais quelle réponse» dit-il sans détacher son regard du mien «l'Eglise a-t-elle donné aux interrogations que mes semblables lui adressent depuis des siècles?»

Là, je ne sus plus que dire.

«L'ordre,» dit Fabrizio Lupo après une longue pause «ceux qui sont comme moi doivent l'édifier par leurs propres moyens, par à-coups, à travers des difficultés inimaginables, jour après jour, et sans pouvoir recourir à une tradition, à une littérature, à un code, à un passé. Voilà ce à quoi devrait songer celui qui jette la pierre au petit fonctionnaire racolant les militaires derrière les jardins de la caserne . . . On reproche à beaucoup d'hommes tels que moi de n'être pas fidèles à un amour unique, de traîner de rencontre en rencontre: je me suis laissé aller moi-même à des paroles assez âpres. Mais ceux qui jettent les pierres, qui méprisent, qui se moquent, se sont-ils jamais avisés que pour des gens comme nous il n'existe au départ aucun ordre formel pour nous assister et nous sauvegarder, un ordre (je veux dire) tel que mariage, assentiment public, tutelle juridique et morale? Se sont-ils jamais avisés, ceux qui jettent les pierres, que pour nous il n'existe pas de précédents valables, les seuls exemples étant soit trop élevés et méconnus pour qu'on puisse les atteindre (de Platon à Léonard de Vinci; et la tradition de la Grèce, désormais si lointaine . . .), soit trop vils pour qu'on y recoure impunément? Cette absence totale de secours extérieurs fait de chacun de nous un anarchiste d'après le déluge — tout doit être reconstruit, si on est capables de reconstruire: c'est un impératif dont j'ai moi-même (qui peux pourtant me dire privilégié) éprouvé un jour toute la tragique urgence. J'ai senti que le désert s'étendait jusqu'aux rapports les plus intimes: aux sentiments, aux formes que l'on doit imposer à la passion, à ses limites . . . Chaque garçon de vingt ans qui aborde une jeune fille sait,

plus ou moins précisément, comment on *doit* se comporter en l'occurrence: il le sait même s'il approche pour la première fois: car il a lu, il a entendu, il a vu, il a observé chacun des jours de sa vie. Nous, par contre, nous ne savons rien. Non seulement nous devons chercher l'amour à travers des difficultés de toute sorte, des interdits, des craintes, des angoisses: mais aussi décider de la forme de cet amour, le construire, et puis tenter de l'insérer dans un ordre, le plus âpre, le plus douloureux des buts. Un chemin fait de larmes et de compromissions et de renoncements: fait, surtout, de silence et d'attente. Voilà pourquoi une fois de plus je t'ai parlé de l'Eglise. Ah combien de fois, depuis que je sais être tel que je suis, ai-je posé à moi-même et à d'autres la question: qu'attend donc l'Eglise, cette mère universelle, pour nous secourir, pour nous protéger? Question qui est restée jusqu'ici sans réponse: comme d'ailleurs est restée sans réponse l'interrogation angoissée que lance Alberto Ortognati dans ton roman *Le ciel et la terre*. Que répondrait donc, demain, cette Eglise mère des hommes à un homme tel que Fabrizio Lupo? Car Fabrizio Lupo, tout comme Alberto Ortognati, comme le petit fonctionnaire qui racole les militaires à l'angle de la caserne, comme l'adolescent qui ne sait contenir son trouble lorsqu'il rencontre dans l'escalier le fils du voisin, comme ces hommes et ces femmes innombrables qui se cachent ou s'affichent, qui pèchent ou bien qui vivent selon la loi.... Fabrizio Lupo, en somme, possède une âme. L'Eglise, jusqu'à présent, s'est-elle adressée à cette âme? Nous aussi, nous avons droit à *une parole*.»

Je me bornai à en convenir. Il y avait toutefois une incertitude en moi-même que je préférai lui taire.

«Et pour ma part je l'ai toujours attendue et espérée» ajouta Fabrizio Lupo après un temps «et je n'ai pas cessé, malgré les abandons et les silences, de l'attendre, cette parole, et de l'espérer. Car je sais ceci: que j'avais abandonné mon passé, sans discuter, et je l'avais suivi. J'avais renoncé pour lui à mon père et à ma mère; à l'opinion d'autrui et à de nombreux souvenirs; à ce secret de solitude qui nous lie à Dieu, et auquel on peut recourir dans les moments de douleur. Les jours passèrent, nous fîmes un bref voyage à Assise, nous rentrâmes à Florence après un détour dans le Casentino, et la date approcha qu'il avait fixée pour s'en retourner à Paris. C'est d'alors qu'est datée une lettre que je lui écrivis de Sienne, où je dus aller organiser une exposition. La voici, tu pourras ainsi la joindre à toutes les autres.»

Je lus la lettre qu'il me tendait.

Sienne, 12 septembre.

Mio caro ragazzo,

seul dans cette chambre d'hôtel je mesure toute la tristesse d'être loin de toi. De toi, qui as été la loi pour moi qui cherchais une loi ici sur terre; qui es l'ordre et une possibilité de noblesse. Quarante jours se sont écoulés depuis ton arrivée en Italie; je ne puis que te répéter les paroles que je t'ai toujours adressées: ne me quitte pas, j'ai besoin de toi. C'est mon âme, qui en a besoin. Je suis allé au Dôme et j'ai prié afin d'être digne de toi: Dieu le sait que tu es ma possibilité de salut! L'église était

déserte. Un très vieux prêtre passait, drapé dans un foulard noir malgré la chaleur étouffante de l'après-midi; qu'adviendrait-il (me suis-je demandé) si je l'arrêtais pour lui dire: Mon père, je dois vous raconter une histoire — l'histoire de mon amour. Aurait-il crié au scandale, m'aurait-il chassé de l'église en agitant son châle lugubre, si je lui avais dit: Vous voyez, mon père, je prie Dieu pour *bien accomplir* ce que vous pourriez considérer comme le plus atroce des péchés? Ainsi je m'interrogeais, laissant s'écouler le temps dans l'église belle et silencieuse. Mais écoute, Laurent: enfin, qu'importe si les autres ne sont pas disposés à nous comprendre? Nous ne devons pas avoir peur: nous ne devons pas nous mépriser nous-mêmes: il nous faut persister, calmes et résolus, dans cette fidélité à notre coeur. Si je te répète encore une fois ces paroles, c'est qu'hier une de tes phrases m'a frappé, alors que nous parlions de Matilde Dani: «il n'est pas mauvais» as-tu dit «que j'aille me promener avec elle et que je la tienne un peu serrée contre moi: ils seront plusieurs à nous voir». Ah je ne crois pas, Laurent, que l'on puisse supporter d'être estimé pour ce qu'on n'est pas: à pareille estime, il vaut mieux je crois préférer le mépris. Bientôt tu partiras; nous serons séparés pendant quelques jours, puis à la fin du mois je te rejoindrai à Paris. Renforce-moi dans mon espoir, Laurent, aide-moi comme toujours à vaincre la confusion et le désordre.

Veillée mortuaire

par Chorlay-Rilf

Pédérastie, vertu guerrière
Qui construit les chefs et les forts
Tu sais dans la nuit meurtrière
Nous donner l'attrait de la mort.

Dans le repos et dans la veille
Sur ton visage aimé je veille
Dans le combat l'amour des femmes
Jamais n'amollira nos âmes.

Car nous serons notre linceul;
Si je meurs je saurai t'attendre
Et si la mort vient te surprendre
Je ne te laisserai pas seul.